
PRINTEMPS DU MOYEN AGE

Jacques Le Goff

Trois grands livres sur le Moyen Age en même temps, c'est l'explosion printanière de Georges Duby, professeur au Collège de France. Un Georges Duby, un Moyen Age familiers à première vue.

D'abord, parce que "Hommes et structures du Moyen Age" est un recueil d'articles pour la plupart bien connus au moins des spécialistes et des étudiants d'histoire. Les uns écrits en marge de sa thèse classique sur "La société aux XI^e et XII^e siècles dans la région mâconnaise" (1959, rééd. 1971), les autres posant les jalons d'une enquête sur les sociétés aristocratiques européennes aux XI^e et XII^e siècles. Et pourtant, à les relire, quelle jeunesse dans une étude de 1964 sur les 'jeunes' "dans la société aristocratique", cette mentalité de jeunes nobles lancée à la chasse des aventures, cette évocation d'une "classe d'âge" à l'époque d'Abelard et de Saint Bernard, quelle incitation toujours actuelle à la recherche de pointe dans telle ou telle réflexion sur la mentalité féodale, les structures de parenté et de la noblesse, les modèles culturels féodaux!

Ensuite parce qu'on retrouve dans les trois livres le souci de Georges Duby de mener de pair une triple investigation. Sur l'économie - avec l'affirmation répétée du caractère avant tout rural d'une civilisation que d'autres médiévistes ont trop tirée vers les villes, la bourgeoisie naissante, le capitalisme prémature. Sur la féodalité - en insistant toujours sur les aspects trop négligés d'une société figée par d'autres dans les abstractions juridiques: des masses soumises à un petit nombre de familles dont la puissance se fonde sur le sang - la naissance - , la pratique militaire, l'exercice d'un pouvoir multiforme sur les hommes au sein de la seigneurie rurale. Sur les mentalités enfin que constituent "les perceptions, les savoirs, les réactions affectives, les rêves et les phantasmes... les

Georges Duby:

Hommes et structures du Moyen Age

Recueil d'articles

Mouton éd.

Guerriers et paysans VIIe-XIe siècle: premier essor de l'économie européenne
(Bibliothèque des Histoires)

Gallimard éd.

Le dimanche de Bouvines (27 juillet 1214)

(Trente journées qui ont fait la France)

Gallimard éd.

rites, les maximes du droit et les convenances... l'amalgame d'idées reçues... les visions du monde plus ou moins confuses, plus ou moins logiques..."

Moyen Age de la terre, de la guerre, des phantasmes. Où l'on retrouve, au vif, le vieux schéma de la société indo-européenne tripartite dégagée par Georges Dumézil: l'ensemble de "ceux qui prient, ceux qui se battent, ceux qui travaillent". Moyen Age enfin resuscité par la plume brillante d'un historien qui concilie la rigueur des méthodes les plus scientifiques avec ce qui se fait si rare aujourd'hui du côté de Clio, le style, un style.

Mais dans les deux livres vraiment nouveaux qui constituent ce triptyque, Georges Duby va très au-delà de l'image qu'il avait déjà donnée de lui-même et du Moyen Age.

Guerriers et paysans est l'histoire d'un démarrage, celui de l'économie européenne entre les invasions barbares et l'essor des villes. La grande nouveauté n'est pas l'application à une époque reculée d'un concept de l'économie moderne que l'Américain Rostov a vulgarisé avec sa théorie simpliste du "take off". Elle est dans la découverte de phases insoupçonnées et de mécanismes paradoxaux de ce démarrage. Au début, il y avait un monde sauvage, celui du monde romain retourné à la barbarie et celui du monde barbare installé dans cet espace ensauvagé. Rome avait distingué presque partout une zone de culture où régnaient les céréales et la vigne, l'"ager" et une zone d'exploitation primitive livrée au bétail, le "saltus". Les barbares, au contraire, associaient intimement l'élevage et l'agriculture, le champ et l'espèce pastorale, "forestier et herbager" se compénétraient. Les deux systèmes se

rapprochèrent et fusionnèrent entre le Ve et le IXe siècle. Mais la nouvelle économie s'établit à un niveau si bas que les masses paysannes où esclaves et libres se rapprochaient n'eurent d'autre recours que l'acceptation ou la sollicitation de la protection des maîtres - agglomérat des aristocraties romaines et barbares. Or ces maîtres étaient surtout des guerriers et George Duby, qui a lu et cite Marcel Mauss, a retenu les leçons de l'ethnologie sur les sociétés dominées par des chefs de guerre. La vie économique y est gouvernée par des besoins "de nature immatérielle". Prendre et donner sont les impulsions essentielles: cette civilisation de la guerre et de l'agression est fondée sur le butin qui alimente tout un système de don et de contre-don. Du pillage à la guerre il n'y a pas de différence de nature mais de degré: un roi anglo-saxon stipule que moins de sept agresseurs font une bande de voleurs, davantage une équipe de brigands et plus de trente-cinq une expédition militaire. Dans ce système, la monnaie, contrairement à ce qu'on a cru, n'a pas de rôle monétaire mais social, elle est objet de luxe, de parure, de cadeau. L'or se fige dans les trésors, ceux des rois, ceux des églises, ceux des morts dans leur tombeau. Et pourtant, et voilà l'idée paradoxale et neuve, cette économie de prise et d'offrande est le premier temps d'un essor économique: elle institue tout un réseau d'échanges non monétaires, elle maintient la vitalité de pratiques dont la signification économique est grande: esclavage, recherche périodique du butin. Nouvelle phase d'essor au IXe-Xe siècle. George Duby ne méconnaît pas l'impact de la restauration politique qui fournit des bases statiques au nouveau économique mais il ne faut pas exagérer l'importance de Charlemagne, homme de prise lui aussi avant tout. George Duby souligne le rôle de la montée démographique: le poids des hommes est capital dans ce modèle de démarrage. Mais sa nouvelle idée paradoxale est de renverser l'interprétation des conséquences économiques des nouvelles invasions barbares. Sarrasins, Hongrois et surtout Normands contribuent à remettre en circulation les trésors thésaurisés. Plus que leurs destructions, ce qui compte c'est le coup de pouce qu'ils donnent au démarrage monétaire. Ainsi en va-t-il jusqu'au milieu du XIIe siècle. Alors la main passe. Le paysan, au profit certes du seigneur et sous son contrôle, prend le relais du guerrier pour assurer, par le défrichement et les progrès de l'agriculture (outillage en fer, charrue à roues, soc dissymétrique et versoir, attelage par collier d'épaule, assolement triennal (tout doucement) la vraie croissance. Tout cela est moins neuf. On ne l'avait jamais aussi bien montré et dit.

Un grand personnage apparaît

Vers 1180, ce premier Moyen Age est fini. Celui des guerriers et des paysans. Celui des hommes d'affaires et des intellectuels commence. Un grand personnage va prendre le devant de la scène dont George Duby a suivi pas à pas l'ascension : l'argent. Ce personnage on le retrouve - inattendu - comme protagoniste de l'autre ouvrage de George Duby, celui dont le héros humain est ce roi qui, en 1180 précisément, monte sur le trône de France : Philippe-Auguste.

27 juillet 1214, c'est le dimanche de Bouvines. Un contemporain, Guillaume le Breton, dit, dans sa "Philippide", qu'au retour du roi à Paris la liesse fut telle que "toute la nuit les cierges ne cessent de briller dans les mains de tout le monde, chassant les ténèbres, de telle sorte que la nuit se trouvant subitement transformée en jour et resplendissant de tant d'éclat et de lumières, dit aux étoiles et à la lune : "Je ne vous dois rien". Le feu d'artifice que les Parisiens de 1214, en attendant l'invention de la poudre, ne purent tirer, c'est George Duby qui le tire en un livre brillant, paradoxal encore, qui fera les délices du lecteur profane et dont les historiens mettront longtemps à tirer les leçons.

Ne ménageant pas les nerfs des éditeurs et directeur d'une collection insolemment voué à l'histoire événementielle ("Les Trente Journées qui ont fait la France") George Duby n'hésite pas à affirmer dès les premières pages que "l'événement n'existe pas". Il se réduit aux lentes évolutions qui ont conduit à lui, d'une part, au long retentissement qui le prolonge, de l'autre. Il est l'éclair éblouissant d'une masse électrique lentement accumulée et longuement déchargée - l'intérêt de l'épisode et la tâche de l'historien résidant en l'étude de cette charge et de cette décharge. Niant l'événement, George Duby réussit le tour de force de le ressusciter, de le justifier, de lui donner une conscience exceptionnelle en découvrant à travers lui, sous lui, une histoire séculaire - en faisant avec l'analyse du dimanche de Bouvines un des plus beaux livres consacrés à l'histoire des profondeurs.

En trois temps

Démonstration en trois temps.

Premier temps : l'événement. La pire erreur serait de la lire en hommes du XIXe ou XXe siècle, comme l'ont fait les historiens traditionnels, quels que soient leurs mérites. Bouvines ne s'explique pas comme la bataille de la Marne. Tout y était différent : les motivations, le jeu, l'enjeu. D'où une superbe leçon d'histoire ethnographique où l'historien lit l'événement à travers la grille de lecture des

gens de l'époque. Qu'est-ce qui, à travers le texte minutieusement commenté d'un chroniqueur du temps, a frappé les contemporains? Trois choses à nos yeux banales. D'abord que la bataille de Bouvines eut lieu un dimanche. Jour sacré, voué au Seigneur et à l'abstention de tout travail manuel ou guerrier. A l'origine de Bouvines, il y eut donc un sacrilège. Ceux qui décidèrent la bataille étaient par conséquent des méchants qui devaient être punis. Bouvines devient ainsi un drame sacré où les bons (le roi de France) livrent bataille aux méchants (l'empereur d'Allemagne et ses alliés) qui ont violé le tabou dominical. Ce qui impressionna ensuite c'est que le roi de France et l'empereur d'Allemagne s'y soient affrontés en combat découvert. Nous qui imaginons volontiers les souverains du Moyen Age payant sans cesse de leur personne sur les champs de bataille apprenons qu'ils ne s'y risquaient que lorsqu'ils avaient décidé de trancher définitivement une querelle qui s'éternisait en opérations de pillage, sièges, mouvements de troupes.

La bataille c'est le recours au jugement de Dieu, à l'ordalie. La bataille c'est la volonté de finir la guerre. La bataille c'est la paix. Ce qui frappe enfin, c'est le nombre exceptoimnellement élevé de prisonniers de marque: au moins cent trente chevaliers dont onze comtes, des dizaines de chefs de bannière. Le précédent record, celui de Richard Cœur de Lion qui, à Courcelles en 1198, avait pris quatre-vingt-dix chevaliers français, est largement battu. En revanche, peu ou point de morts. Ou plutôt des morts qui ne comptent pas pour les gens du temps, de la piétaille des communes. Un seul chevalier mort. Car la guerre au début du XIII^e siècle obéit à des règles d'ou la technique, l'intérêt, le système mental excluent la mort - sauf pour les rois quand ils tentent le jugement de Dieu. Le 27 juillet 1214, Philippe-Auguste et Othon IV ont été les seuls combattants de rang supérieur qu'on ait cherché à tuer. Ils ont été jetés à bas de leur cheval, ont frôlé la mort, lui ont échappé. Leurs armures, les plus solides de tous les combattants, les ont sauvés.

Pour expliquer donc Bouvines, il faut remonter et suivre au moins pendant un siècle le XIII^e, l'évolution de la guerre. Les guerriers du précédent livre de George Duby ont bien changé. Ils vont toujours à la guerre pour faire du butin. Mais le butin désormais c'est le riche adversaire.

Ce qui fait - et défait - les fortunes c'est la rançon très élevée que doit payer pour lui-même et son cheval un chevalier fait prisonnier. Car ce qui fait courir la noblesse militaire désormais c'est l'argent. Capturer un noble adversaire,

voilà le moyen par excellence de s'en procurer. Pour parvenir à mettre sur pied ce nouveau système économico-militaire deux moyens: le progrès technique qui renforce les armures et rend improbables les coups mortels, le tournoi qui, en dehors de la guerre proprement dite, remplit le même office de redistribution de la fortune (les vaincus doivent payer cher) et y prépare. Bouvines ne fut qu'un tournoi pour de bon - avec les mêmes règles, le même but, plus le piment qu'y apporta la participation des deux rois.

Histoire de l'Histoire

Restauré par le passé, l'événement de Bouvines s'enrichit par le futur. Bouvines, ce sera une longue suite d'interprétations jusqu'à nos jours - où se lit toute l'évolution de la société française et de sa mentalité. Le dimanche de Bouvines c'est aussi un grand livre d'histoire, d'historiographie.

L'événement frappe les hommes du XIII^e siècle - surtout en France du Nord, en Allemagne et en Angleterre, intéressés au premier chef. Quatre-vingt-douze chroniques en parlent, souvent très brièvement. L'évolution de l'idéologie monarchique introduit deux nouveautés - deux inventions - dans le récit de la bataille: un élément religieux, la messe que Philippe-Auguste aurait entendue avant la bataille (à la place d'une courte prière mentionnée par les chroniqueurs contemporains), la couronne qu'il aurait symboliquement déposée en signe d'enjeu sur le champ de bataille avant le combat - imagination du milieu du XIII^e siècle venue curieusement échouer dans l'imagerie de l'art officiel et scolaire du XIX^e.

Puis Bouvines s'éteint dans la mémoire des Français. Le XVII^e siècle la redécouvre et fait de Philippe-Auguste un roi de Contre-Réforme. La vraie résurgence date de la monarchie de Juillet. Romantisme et monarchie bourgeoise voient en Bouvines le geste d'un roi allié au peuple des communes. En 1845, on élève un obélisque à Bouvines en attendant qu'on y dresse, après la Première Guerre mondiale, un monument à l'étonnante inscription: 1214-1914. Mais le mythe de Bouvines s'amplifie après la défaite de 1870. La France humiliée par le Teuton rappelle et se rappelle qu'elle l'a vaincu à Bouvines. Puis, après la Seconde Guerre mondiale, l'idéologie pacifique et l'éloignement de la science historique de l'histoire événementielle et de l'histoire-bataille éteint à nouveau le souvenir de Bouvines. Des enfants de Bouvines, interrogés par la télévision, savent à peine ce qui s'est passé là il y a sept cent cinquante-neuf ans. George Duby dans la science des historiens. La ressuscitera-t-il dans la mémoire des hommes? Si c'est le cas, il faut souhaiter que ceux-ci lisent jusqu'au bout Le dimanche de Bouvines et exorcisent à jamais avec l'auteur ce phénix opiniâtre: le Dieu des batailles et de l'ordre rétabli.